

Libretto

ANNE DELAFLOTTE MEHDEVI

LE THÉÂTRE
DE SLÁVEK

roman

libretto

© Gaïa, 2018.

ISBN : 978-2-36914-808-1

*à Lenka, marraine de Slávek à plus d'un titre,
à tous mes amis tchèques, à Prague*

Mon corps a déjà gagné. Le médecin disait encore hier qu'il pourrait faire passer cette tumeur qui me pousse à la gorge. menteur. Je sais bien que je ne sortirai de cette chambre que pour être couché au cimetière d'Olšany. Et puis quoi, je suis vieux, la fête est finie. Enfin presque. Chaque instant où cet antique vaisseau de chair et de sang voudra bien abriter l'esprit et le laisser flotter encore, l'esprit jouira.

Rêver ici, là, au hasard, ne suffira à contredire ni mon ennui ni les douleurs qui me lancent déjà.

Si j'écris, il faudra tremper la plume dans l'encrier à intervalles réguliers, sentir le contact du chiffon pressé sous le revers de ma main, entendre le son sec de la pointe qui gratte le papier, débauche d'exercice ! Qui me divertira, me divertit déjà.

Depuis ce balcon où je me tiens en retrait par charité pour ceux qui pourraient s'alarmer de l'image que je leur renvoie, ma ville me donne la sérénade. Vue d'ici, l'image est pleine d'exotisme, évoque une terre que je ne connais pas, sinon par la comédie et l'opéra. C'est pourtant celle qui me vient.

Si je ne vois rien d'où je suis, j'entends tout, cette faculté

ayant par miracle échappé à l'œuvre de sape autrement méthodique de la vieillesse. Entendant, je vois. Le cœur de ma ville bat à quelques mètres sous moi et je la connais si bien. Ô Prague.

De la rue montent vers moi les bruits des pas des Pragois, femmes, hommes, enfants, vieillards. Ils vont en sabots ou fins souliers de cuir. À leurs rythmes, leurs démarches, je sais s'ils portent quelque chose d'encombrant ou de lourd, ou les deux. Parfois une odeur, une apostrophe, un rien traduisent ce qu'il y a dans ces paniers, alors j'en déduis d'où les gens viennent et où ils vont. Je lis dans la cacophonie des bruits des marchés qui m'entourent, comme dans ceux, rares et assourdis, de la nuit.

Montent les voix, les conversations. Je sais tout ce qu'il faut savoir de ce qui préoccupe la ville. S'il m'arrive de manquer un maillon de la chaîne des causes et des effets, je le trouve auprès de la femme qui m'apporte à manger, vide mon seau, et me gronde de ce que la fenêtre reste grande ouverte, jour et nuit, même par le plus grand froid. Elle prétend le contraire, mais je maintiens que fermer cette fenêtre précipitera mon départ pour Olšany. Je ne redoute pas l'instant plus que cela, mais de là à le hâter !

Des musiciens passent sous ma fenêtre. Je sais où ils vont, à l'auberge, chez Trnka, sur le marché au charbon. Je sais d'où ils viennent. Ils sortent de répétition, du théâtre Nostitz. C'est là que le *Don Giovanni* de Mozart s'est donné pour la première fois il n'y a pas trois mois. Un baptême pour lui, la dernière représentation pour moi. Mais quelle soirée ! Quelle soirée ! Je n'aurais pu concevoir plus belle manière de baisser le rideau de mon siècle que sur ce *Don Giovanni*. Encore moins aurais-je cru possible de le voir se lever sur cet autre théâtre, un théâtre où la langue tchèque résonne

enfin. Or c'est certain, lui et elle prennent leur envol, à deux pas d'ici. Et je serais malheureux?

Tous ces sons qui montent de la rue valent pour ce qu'ils disent dans l'instant, mais au-delà, ils vont comme l'eau court, ma mémoire y ricoche.

Oui, j'ai l'esprit clair encore. Dans la solitude que je m'impose pour finir, je vais me divertir, écrire ce qu'a été ma vie dans ce siècle d'ombres et de lumières que Prague a traversé et moi avec elle. Manière de dernière pirouette, dernier salut au monde et au cœur de Prague que je confonds avec mon cœur. Dernier salut à ce corps avec qui je vais jouer encore un peu, jusqu'à ce que la mort me rappelle à sa réalité définitive.

J'y vois encore passablement, je dispose d'une loupe et de suffisamment d'économies pour m'approvisionner en encre et en papier. Quant aux bougies, le théâtre a été généreux, à mon départ, il m'en a donné une bonne réserve, de la meilleure qualité. J'en réponds. C'est moi qui les avais choisies pour lui.

Ma vie sera finie avant de les avoir toutes consommées. Mais c'est bien qu'il en reste, n'est-ce pas, pour qui viendra après.

PREMIÈRE PÉRIODE
1707-1724

Je m'appelle Slávek Sýkora, je suis né le 21 juin 1707 à Prague, dans la Vieille Ville, sur le marché au charbon.

Mon père remplissait auprès des architectes qui l'employaient la fonction de maître-d'œuvre. J'étais tout petit qu'il m'emmenait déjà visiter ses ateliers. L'un pouvait travailler à relever le prestige de telle maison de bourgeois dans la Vieille Ville, un autre à la construction de l'église Saint-Nicolas du Petit-Côté.

Les compagnons de mon père étaient maçons, appareilleurs, charpentiers, sculpteurs. Attirés par l'embauche, beaucoup venaient d'Italie, des pays allemands, et même de France. Les Santini, les Dientzenhofer menaient la danse. Les sculpteurs, dont l'admirable Braun et mon cher Brokoff, magnifiaient ce que ces architectes avaient fait construire. En ce temps-là, ce monde des bâtisseurs était à Prague le premier.

La ville de mon enfance est couverte d'échafaudages. Que j'aimais le spectacle de cette ville ébrouant ses vieilles pierres. Trottinant aux côtés de mon père, ma main fichée dans la sienne, je ne craignais pas les roues lourdes des tombereaux, le fracas des blocs de pierre charriés, le son des marteaux sur les ciseaux, les éclats de pierre, de bois, de voix. À mes oreilles alors, de la musique !

Entre deux explorations que je faisais avec lui avaient

poussé à ce palais, à cette église amendée à la mode du jour, des statues de Titans, des mourants contorsionnés, des vierges pâmées, des anges. D'éteinte, austère, Prague se relevait d'un sommeil qui avait duré cent ans, se parait de dorures, de couleurs. Ma ville revenait au monde juste comme je venais d'y entrer. Garçon choyé et présomptueux, je croyais que tout ce théâtre, c'était pour moi.

D'où tombait tout cet argent? Mais des poches des jésuites triomphants et de celles des grandes familles de Bohême au sommet de leur puissance, fortes des revenus de terres prises entre autres aux réformés tchèques, près d'un siècle plus tôt. C'est que l'empire aura fait payer très cher et longtemps son hérésie à la Bohême.

Pour l'heure, disons qu'au temps de mon enfance, si la campagne purgeait toujours sa peine, la vie à Prague semblait vouloir mordre de nouveau. Les nobles quittaient leurs châteaux de province et venaient passer l'hiver en ville où, dans l'euphorie de l'époque, ils se faisaient construire des palais dans ce style qui nous venait d'Italie.

J'étais enfant, et ne me souciais pas de qui payait le prix de tout cela.

J'étais à la fête. Je me promenais, dans cette ville sans âge mais toujours féconde, la main dans la main de mon père.

Il savait tailler la pierre, la sculpter, savait dessiner, calculer et mener les ouvriers auprès desquels il ne ménageait pas sa peine.

Certains architectes que j'ai nommés jouissaient alors d'une extraordinaire réputation. Le ou les riches commanditaires de ces projets de construction ou d'embellissement étaient admirés, craints. Personne pour écrire au pied des grandes colonnes de marbre torsadé les noms de ceux qui bâtissaient. Eh bien je vous le dis, l'un de ceux-là s'appelait Josef Sýkora.

J'ai eu cette chance d'avoir des parents qui s'aimaient tendrement. La maison n'était pas bien grande, cependant ils auraient pu, lorsque mon père y était, travailler isolément. Mais ma mère venait s'asseoir près de lui pour coudre, et lui, qu'il doive dessiner des plans ou terminer la sculpture d'un motif qui servirait de modèle aux ouvriers, venait le faire près d'elle, qui préparait la soupe ou surveillait la brioche mise à cuire dans le petit four mitoyen de l'âtre. Je me les représente encore si précisément, assis ainsi, côte à côte.

Quand son ouvrage était terminé, sur le même banc, une planche posée sur ses genoux, ma mère recopiait encore pour lui des calculs, des plans.

Ludmila était son nom. «Ma Liduška», «ma beauté», lui disait mon père, et elle l'était, belle.

Ma mère était merveilleusement ma mère. Elle n'était pas merveilleuse qu'à moi. Elle l'était à tous ceux à qui elle avait affaire. J'ai dû l'admettre tout petit, quoique avec mauvaise grâce d'abord, car j'en étais jaloux à ce qu'on m'a dit.

J'ai vu si tard qu'elle était boiteuse. Mon père lui avait confectionné une chaussure qui compensait sa jambe plus courte, mais à la maison elle ne la portait pas toujours.

Comment ai-je pu occulter son infirmité si longtemps ! Car elle tanguait fortement.

Cette altération à la perfection qu'était autrement ma mère m'a le jour où j'ai réalisé l'outrage, éclairé pour tout le reste de ma vie. Je ne me suis dès lors plus étonné de rien de ce qui était mauvais et n'ai jamais perdu mon temps à me lamenter, préférant réserver ma faculté d'étonnement aux hasards bienheureux qui enchantent ce monde autrement affligeant.

Ma petite mère boitait donc, elle n'en était pas moins la plus belle, et malgré les maux de dos qui l'accablaient souvent, la plus lumineuse et sereine des femmes qu'on peut imaginer.

Elle m'appelait, oh comme bien d'autres mères appellent ici leurs enfants, « *Sluničko moje* », « mon petit soleil ». La vérité est que c'est elle qui m'a transmis de sa lumière et un peu de sa qualité de femme aussi. Un homme de mon temps, dont court par la ville la descendance de quelques vigoureux bâtards, peut admettre cette intuition, d'autant plus aisément, c'est vrai, qu'il n'aura pas, s'éclipsant bientôt, à s'en expliquer.

Il ne me reste de notre maison que le heurtoir. Pour être précis, il me manque la moitié de l'appareil, ce marteau en tête d'aigle, qui venait buter le clou planté au front d'une formidable tête de lion.

Enfin, j'écris « lion » pour plaire à ma mère, c'est ce qu'elle voulait voir dans cette figure que j'ai retrouvée et qui est là devant moi sur la table.

Moi, je n'y vois pas la tête d'un lion, j'y vois comme alors un soleil.

Elle disait : « Pourquoi grands dieux un aigle viendrait-il se cogner au soleil ! » Ce à quoi je répondais : « Et pourquoi un lion se laisserait-il maltraiter par un aigle ! »

La tête d'aigle doit être enfouie quelque part sous la terre battue des rues de Prague. Ou peut-être a-t-elle été trouvée et vendue sur un étal de la ville juive à un voyageur ? Il me plaît d'y songer.

Les branches de la crinière du lion ou les rayons du soleil, comme on voudra, sont admirablement déliés, vibrants.

Les stries des plumes sur la tête de l'oiseau disparu étaient si finement rendues, le tout si bien moulé au creux de la paume que le souvenir que j'en ai, comme imprimé dans ma main, est que cette tête de fer était chaude. Le

bec était bien haut, comme il faut, entre des yeux si polis qu'ils brillèrent.

Que de coups de marteau sur l'enclume il avait fallu, que de force, et tout ce feu, pour accomplir un ouvrage si raffiné.

Le fer, précisait mon père, est plus dur à travailler que l'argent ou le bronze. Il réclame plus de force, plus de délicatesse aussi. « Regarde, me disait-il, d'abord il a fallu dégager la forme générale de la tête de l'oiseau, améliorer le contour, puis limer, sculpter, percer, user de ciseaux, de gouges, de burins, de poinçons, de plus en plus petits à mesure que l'ouvrage avançait, puis polir enfin cette partie, et cette autre, afin de faire ressortir les volumes, creuser les ombres, y faire jouer la lumière. » C'est ainsi que tous les deux nous observions l'aigle et le soleil. « Ah mais ça ! Le lion ! » corrigeait ma mère.

Me revient que, dans les temps anciens, il suffisait que chrétien ou non vous touchiez au heurtoir d'une église pour que vos assaillants ne puissent plus rien contre vous. L'effleurer était assez pour que l'Église vous embrasse et vous protège. Ai-je rêvé cela ? Mon maître sans doute me l'aura dit.

Notre heurtoir prévenait mieux qu'un chien de garde. À la manière dont on avait frappé, nous savions si celui qui se présentait était de nos connaissances ou non, de quelle humeur il était, bref quelque chose déjà de la visite.

C'est par un coup du sort que Josef devint propriétaire de la maison où je suis né.

La famille Sýkora louait un logement dans une maison sur le Petit-Côté. Peu de temps après la mort de ma grand-mère, mon père dut quitter l'endroit car l'antique maison devait être démolie. Il rassembla son héritage, qui n'était pas rien ! Coffres, lanternes, chandeliers, crémaillère, trépied, banc, soufflet, quelques ustensiles de cuisine, draps, chemises, coussins, édredons de plumes. Et ses outils. Mais les emporter où ? Au seul endroit où il savait pouvoir les entreposer le temps d'aviser, jusqu'à cette maison du marché au charbon où vivait son oncle serrurier, celui-là même qui avait réalisé le fameux heurtoir fiché sur la porte.

En ce temps-là, mon père était encore apprenti maçon chez maître Beneš. L'homme était respecté par tous ceux de la corporation à Prague, et mon grand-père, ouvrier charpentier, avait eu la joie, avant de tomber d'un toit et de mourir, de voir ce maître Beneš reconnaître les qualités de son fils. Les reconnaître, au point de prendre sur lui les frais de son apprentissage. On me dit que c'est de ne pas croire sa chance qu'il devint étourdi, tomba et mourut.

Il restait à mon père deux oncles, ce serrurier, et un autre, qui était marchand sans spécialité, sauf celle de savoir en changer opportunément. L'homme, de petit marchand de riens, s'était enrichi dans le commerce florissant de verre taillé et gravé. Il avait acquis une maison ancienne, toute en pierre, à Beroun, une ville située à une demi-journée à cheval de Prague, sur le chemin de Pilsen.

Le marchand obtint de maître Beneš que son neveu, et désormais pupille, vive à Beroun, où il travaillerait exclusivement à transformer sa maison dans le goût des Italiens. Le maître maçon libéra son apprenti pour le commettre à la tâche à laquelle voulait le vouer son oncle ; bien malgré Josef, qui essaya d'échapper à cet emploi, arguant que le temps pour lui n'était pas venu d'endosser une telle responsabilité. Maître Beneš sembla ne pas y pouvoir grand-chose. Il consola un peu son élève en lui déléguant un vieil ouvrier de confiance.

L'oncle et tuteur avare posséderait à la fin sa maison à la mode pour beaucoup moins d'argent que ne lui auraient coûté des conditions d'embauche courantes. Si maître Beneš verrait compensée la soustraction à ses ateliers de son apprenti et d'un bon ouvrier, mon père découvrit vite qu'il ne pouvait jamais être question de son salaire. Réclamer était d'autant plus difficile pour le jeune homme que son tuteur le serrait souvent sur son cœur en disant qu'il se sentait pour lui des tendresses de père.

Josef travailla quatre ans à ce projet, venant régulièrement à Prague consulter maître Beneš sur la manière de résoudre certaines difficultés qu'il rencontrait sur le chantier de Beroun. Lorsqu'il y venait, il dormait chez son oncle serrurier.

Sur le marché au charbon, il rencontra ma mère, s'en éprit dès la première fois qu'il la vit, comme elle de lui. Elle vivait sur Pekařská, la rue des boulangers. Elle était, elle, fille d'un ouvrier de cette corporation.

La mise au goût du jour de la maison de Beroun fut finalement le biais par lequel mon père entra dans la profession de plein droit. Maître Beneš, ayant vu de ses yeux ce qu'il avait accompli, conduisit une délégation de maîtres maçons sur le lieu de la maison. Tous reconnurent que cette réalisation valait chef-d'œuvre et que Josef Sýkora y avait gagné le titre de maître.

Mon père, avant de rentrer définitivement à Prague, osa aborder la question de sa rémunération. L'oncle marchand avança que l'adoubement de maître, sur le compte de « sa » maison, était assez, sans compter que tout ce temps il avait été bien logé et bien nourri.

Mais Josef Sýkora était homme désormais et la tutelle caduque. Il insista pour être payé. La corporation avait en l'espèce estimé à tant de guldens son salaire, je ne me rappelle plus la somme mais sais qu'y avaient été soustraites une pension de quatre années et la compensation qu'avait reçue maître Beneš. Malgré la modicité du montant qui restait dû, l'oncle essaya encore d'esquiver. Maître Beneš lui fit une lettre.

La peur du scandale, après le prestige que le marchand tirait à Beroun d'une si belle maison, le fit penser. Il demanda deux semaines encore de délai car, pour les pingres, se voir

priver de leur argent, d'un peu, de beaucoup, c'est être privé de tout et comme au supplice.

C'est dans l'espace de ces quinze jours que l'oncle serrurier mourut. Le défunt étant veuf, sans enfant, son avaré de frère hérita de la maison de Prague.

Plutôt que se séparer d'un bon argent tintant pour payer le petit salaire de mon père, il proposa de lui céder la maison, toute branlante de ces deux cents ans d'âge et de l'abandon dans lequel l'avait tenue le serrurier. Mon père voulait épouser Ludmila, le plus tôt le mieux. Avec cet arrangement, le nid de ses amours était tout trouvé.

Ainsi fut fait. Mes parents se marièrent et emménagèrent dans la maison du serrurier sur le marché au charbon.

Ce marché est là où il a toujours été, sans rien en rabattre, depuis que Prague est Prague, dit-on. Le bâtiment antique et sommaire érigé au milieu abrite une forge où l'on vend du charbon de bois, qui pour une part est produit sur place, pour l'autre acheminé de la campagne.

De notre logis, il suffisait que je m'avance de quelques pas à découvert des arcades pour que l'église Saint-Havel m'apparaisse en perspective. Elle coiffe le quartier des marchés de ses deux clochers de cuivre en corolle. Sur son parvis et jusqu'au marché au charbon, il a bien dû au fil du temps se vendre de tout, autrefois des légumes aussi bien que des objets usuels, nécessaires à un bon ménage. Il s'y vend des hardes aujourd'hui, des souliers, des fourrures et du drap. Vieille comme le roi Václav, notre église doit la façade qu'on lui voit maintenant et qui lui donne juste ce qu'il faut de légèreté, sans attenter à sa force, à l'architecte Santini, que connaissait mon père et que je rencontrai quelques fois vers la fin de sa vie.

À une époque j'ai pensé que c'était mieux ainsi, que la maison ait disparu. Mais au bord d'écrire et de revoir, comme s'il était là devant mes yeux, ce que mon père a peiné pour lui donner une seconde vie, mon cœur se serre.

Cette affaire de cœur qui se serre et regimbe n'était pas qu'une manière d'écrire. J'ai bien cru ce matin que le bougre voulait arrêter de battre la mesure pour de bon.

Il semble que je suis remis. Je respire petit, n'ai que des mouvements sages et lents, me fais tout entier bien humble et discret. Et que mon corps m'oublie.

J'en étais à la maison.

Mon père reprit le toit, remplaça les poutres vermoulues de la façade qui était, pour sa partie supérieure, de bois et de torchis, les fondations et le rez-de-chaussée étant de pierre.

Ce torchis, Josef dut encore le regarnir.

C'est que l'oncle serrurier avait vécu dans cette maison, qu'il tenait de sa femme, sans jamais s'en occuper. Ni de l'une ni de l'autre, si j'en crois mon père. L'homme n'avait d'intérêt que pour ses serrures et ses heurtoirs. Il vivait près de l'âtre, qu'il ne quittait pas. Le reste de la maison aurait pu s'effondrer. Ce qui manqua d'arriver. De quoi aurait eu l'air cet homme alors, debout au milieu des gravats ? Et quel intérêt trouvait-il à créer de si fortes serrures, des heurtoirs si impérieux, quand pour lui les portes ouvraient sur nulle part ?

Notre maison était petite, longue de six pas peut-être, sept de profondeur, elle s'élevait sur trois étages. Ainsi était-elle parfaitement commune, inscrite dans la suite des maisons dont les pignons étaient alignés sur cette portion de place.

Les plafonds étaient striés de grosses poutres, noires ou blondes selon que mon père les avait ou non changées.

Il avait plâtré les lattes entre chacune d'elles et peint des motifs, végétaux surtout, comme on en voyait, disait-il, dans certains palais.

On accédait à l'étage par la cour et son escalier adossé à la maison.

Il y avait à l'origine là-haut une seule pièce, dont mon père avait fait deux chambres. Dans celle où je dormais se trouvaient un lit, couvert d'une couette dodue, tendu de courtines, un coffre peint, une chaise et une table constituée d'une planche de chêne posée sur tréteaux.

Depuis la chambre de mes parents, on atteignait les combles.

Josef voulait cette maison commode, ainsi avait-il conçu un petit cabanon de bois dans la cour autour d'un grand baril qui nous servait de lieu d'aisance. Lorsqu'il fallait vider la chose, mon père démontait les planches et marches qui constituaient le petit cabanon, puis montait sur roues le tonneau. Un de ces valets qui se louaient à la journée roulait hors de la maison le tonneau devenu tombereau pour le vider dans un puisard hors des murs de la ville. Si je le mentionne, c'est que le sujet est d'importance, que l'emmerdement de Prague, avec la puanteur qui l'accompagne, est un sujet aussi pressant que celui de répondre plusieurs fois par jour et chaque jour de notre vie à des besoins qui sont naturels.

L'invention était modeste, mais l'on aurait bien voulu que

tous les Pragoïis aient autant de soin de l'hygiène que celui qu'on avait dans notre logis.

Mon père veillait aussi à la qualité de notre eau. En sus de la citerne, nous avions un puits qu'il surveillait avec beaucoup d'anxiété, car la qualité de l'eau était souvent altérée par des voisins moins regardants que lui à emmerder les honnêtes gens.

Nous avions toujours de grandes réserves de bière légère, plus sûre à boire que l'eau si elle ne venait de la citerne.

Et maintenant, j'en viens à l'essentiel, au cœur de notre maison, à cette grande pièce où nous nous tenions toujours, anciennement boutique et atelier du serrurier. Elle était ouverte d'un côté sur la place et de l'autre sur notre petite cour.

Je jouais à tisonner les brandons dans l'âtre, à fouiller le feu et sa lumière, et me faisais gronder.

Le terrain de jeu était fascinant, le foyer vaste, j'y retournais toujours.

Dans la pierre blanche des jambages galbés de la cheminée, mon père avait sculpté deux bustes identiques de femmes, comme j'en verrais un jour dans un livre de mon maître représentés à la proue d'un bateau. Ces jumelles ressemblaient étrangement à ma mère. Mon père retouchait parfois tel détail d'une boucle de cheveu de l'un ou l'autre buste, prétendait y nettoyer délicatement la pierre qui avait noirci.

Ôter la suie bue par la pierre avec un petit bout de chiffon sec, même un enfant sait que cela ne se peut.

Ma mère détournait le regard, se pinçait la lèvre pour ne pas rire, l'œil soudain irisé.

J'étais bon garçon, je prétendais de leurs jeux tout ignorer.

Notre vue donnait sur la place. Elle se trouvait assombrie par le passage sous les arcades. Une vaste fenêtre à trois vantaux

venait compenser cela et nous offrait ce dont le petit peuple manquait autant que de pain : la lumière. De toutes ses innovations et rénovations, c'est de cette fenêtre dont mon père était le plus fier. Elle tenait toute la longueur de la façade, ne concédait que la porte à son empire. Le cadre était de bois de chêne, sculpté de ses mains d'une guirlande de têtes de lions. Des lions, dans ce cas oui cela est certain. Il l'avait payée pour moitié en argent. L'autre part, il la paierait en services rendus à ce compagnon vitrier avec qui il avait fait affaire.

Le verre était légèrement laiteux. Certains jours glorieux d'hiver, quand tout le blanc de la neige vibre jusqu'aux tréfonds au moindre rayon de soleil, je retrouve la lumière de chez moi.

Ce n'est pas rien que la lumière. Le petit peuple va la chercher dans les églises, où à force de grands vitraux on a de quoi l'assujettir, dans les belles salles de l'hôtel de ville où siègent ceux qui décident, dans les palais aux sols marquetés de bois chaud et blond.

La lumière est le privilège des anges et des princes. Heureux enfant que j'étais, je la trouvais chez moi.

Il en va du regret de cette lumière comme du son du heurtoir.

Imaginons encore que j'y entre, que je rentre chez moi.

Je suis devant notre porte en bois de chêne. Elle a la couleur et le lustré de la coque de châtaigne. Je suis petit, j'ai le nez sur mon heurtoir. La porte est large mais assez basse, ma mère y passe juste.

Je frappe pour le plaisir, j'entre.

Je vais dormir sur cette enfance heureuse, encore sans tache. Elle va bientôt finir.

Je rejoignais ma mère près de l'âtre où elle surveillait notre repas, une bouillie de blé agrémentée d'un peu de lard, je l'avais deviné à l'odeur. C'était le même repas que la veille, que l'avant-veille. Je fus déçu, je me rappelle.

Sauf le feu, la pièce était plongée dans le noir bien qu'il fût midi. Le peu de lumière que nous avions autrement nous parvenait de la cour, les volets étant désormais fermés côté rue.

Ludmila ne m'avait pas entendu venir. Je surpris l'expression de son visage, une expression que je ne lui connaissais pas, sombre et dure. Dans la pièce mal éclairée, j'avais d'abord pensé que ce n'était pas elle mais quelqu'un d'autre, et en avais conçu une grande terreur.

C'était le temps de la peste. J'avais six ans.

Prague connut les premiers cas suspects de maladie aux premiers jours de mars 1713. Dans la maison d'un charpentier, sur Újezd, dans le quartier du Petit-Côté, quatre personnes tombèrent malades. Une y mourut pour sûr, deux guérirent, quant au sort du charpentier, je ne me souviens pas quel il fut. Les gouverneurs royaux furent informés, la ville inspectée. On décréta que, pour l'heure, il ne fallait pas s'inquiéter.

Mon père s'étant enquis de détails sur les symptômes de ces quatre malades, n'y vit lui pas matière à être rassuré. Les alertes à la peste étaient régulières les dernières années,

alimentées sans doute par les mouvements de troupes associés à cette guerre des Russes, des Suédois et des Polonais dans la région. Des voyageurs racontaient comment tel village du côté de la Prusse ou de la Pologne avait été infecté par un soldat isolé et malade. Ces rapports étaient de plus en plus fréquents, et ne provenaient plus seulement du Nord, mais de Hongrie, d'Autriche.

Nous voyant potentiellement encerclés, mon père ne pencha pas pour quitter la ville. Mes parents craignaient qu'à vouloir s'éloigner d'un risque non répandu encore dans les murs de Prague nous n'allions au contraire au-devant en en sortant. Et puis nous n'avions nulle part où aller. Beroun n'était pas une destination envisageable étant donné le genre d'oncle qu'on y avait. Aussi mon père entreprit-il sans attendre de constituer des réserves.

Je vis chaque jour entrer et trouver sa place dans la maison, par petites quantités à la fois, morue, fruits séchés, blé, chou fermenté, viandes fumées, farine, miel, tonneaux de bière, bois, pierres brutes pour les essais de motifs, bougies, encre, papier, soufre et vinaigre. Au printemps, sur le marché, se répandit la nouvelle que, dans telle campagne dont je ne me rappelle plus le nom, le bétail avait été décimé en trois jours.

Au début de juillet, un jeune tailleur venu de Vienne, qui logeait chez un coutelier non loin de la paroisse de Notre-Dame-des-Neiges, à quelques rues de chez nous, mourut d'un mal foudroyant. Le lendemain le coutelier mourut. Le même jour, l'apprenti et le domestique tombèrent malades. Mon père n'attendit pas de savoir quel serait leur sort. Nous avions nos provisions, une cour intérieure inaccessible autrement que par les issues de notre maison, et un puits. Il nous cloîtra tous les trois, barricada notre logis de l'intérieur. La nuit tomba côté rue.

Dans les semaines qui suivirent, alors que les Pragoïs avaient encore le loisir et un peu de liberté d'esprit à consacrer à ce qui se passait chez le voisin, les gens crurent que nous étions partis comme tant d'autres commençaient à le faire. Quand l'automne arriva et que la fumée à notre cheminée trahit notre présence, la ville était déjà dans un tel état de terreur et d'anxiété, chacun cherchant son propre salut, que cette trace de vie fantomatique, qui ne menaçait ni ne lésait personne, ne posa pas question, et nous demeurâmes au cœur de la ville, en fantômes.

J'étais ce petit fantôme qui courait autour de notre cour fermée, exhorté à l'exercice par ses parents. Ils craignaient que faute de mouvement je ne grandisse pas ou même que mes muscles ne se dessèchent comme on le voit chez les infirmes. Pauvres, chers parents.

Je courais. Ma mère m'apprit à compter les tours, puis à additionner ceux du matin à ceux de l'après-midi, puis à ceux de la veille. Courir en longeant les murs, compter à haute voix sans jamais s'arrêter, même sonné par les râles échappés des mourants ou de leurs proches désespérés. Sonné, cerné. Je voyais ces râles. Je ne sais comment l'expliquer. Ils s'imposaient à moi dans des couleurs et des formes, qui

s'apparenteraient dans le monde tangible à des nuages, des éclairs peut-être. Prague crachait des cris comme un cracheur de feu le feu. Ces formes-sons montaient des quartiers autour, convergeaient vers notre petit carré de ciel pour fondre vers les braises soufrées qui brûlaient au centre de la cour. Là ils se consumaient lentement, jusqu'à se taire. Mais d'autres cris sabraient l'air bientôt, montaient jusqu'à mon ciel, et fondaient de nouveau sur nous.

Décrivant un cercle autour du feu, ma mère marchait comme je courais, ne me quittant pas des yeux. Si elle voyait à mon regard la peur prendre corps en moi à telle lamentation déchirante qui tombait par la trouée du ciel entre les murs, alors elle disait : « Écoute, petit Slávek, je vais t'expliquer... » et elle m'expliquait sans dissimuler. Elle me disait le malheur, quelque horrible qu'il soit. Elle en avait la compréhension, elle, moi pas. Le dire c'était le circonscrire, et partant le réduire, pour que je ne m'y perde pas, car certains de ces cris ouvraient la terre sous moi.

« Je sais que tu l'as reconnue, mon petit soleil, oui c'est la voix de Božena, elle pleure son fils, le petit Jan, comme hier elle pleurait Ivana. Non ! Cours, ne t'arrête pas ! Écoute-moi ! Oui, c'est Božena qui se lamente et parle aux disparus, c'est une tristesse immense, mais aussi immense qu'elle soit, la mort de Janeček n'est pas la fin du monde, mon amour, même si elle lui ressemble. Oui, la maladie est dans la ville, mais cela non plus n'est pas la fin du monde, je te le promets, mon petit. Si la joie passe, le mal passe aussi, il faut faire au temps cette justice. Le temps de l'épidémie passera, et nous vivrons pour nous en réjouir, mon chéri, peut-être même avec Božena. Car certains résistent à la maladie. Prions pour qu'elle soit de ceux-là, en attendant cours, cours, mon petit soleil, surtout ne t'arrête pas. »

Ma mère aimait chanter. Au temps de la peste ne lui venaient plus en fait de chants que ces cantiques anciens des réformés de Bohême. Aucun autre ne voulait plus lui sortir du corps. Et elle ne les chuchotait plus à ma seule intention mais les chantait haut et fort, s'abandonnant à leur injonction guerrière, car ces chants exhortaient au combat plus qu'à la prière. Mon père disait « Chut », « Ludmilo », « Chut ! ». Ma mère haussait les épaules. « Aujourd'hui c'est la peste qu'il faut craindre, mon Josef. Aujourd'hui, les jésuites aussi se terrent. » Et de reprendre son chant là où elle l'avait laissé...

*Ktož jsú boží bojovníci a zákona jeho,
Soldats de Dieu que vous êtes, Défenseurs de Sa loi,*

*prostež od Boha pomoci a úfajte v něho,
Vous ne devrez qu'à Son aide et qu'en votre foi*

*že konečně vždycky s ním svítězíte.
De sortir de ce combat victorieux.*

Ces cantiques n'étaient pas les plus beaux des chants que connaissait ma mère, mais cependant mes préférés, parce que ceux-là, hors temps de peste, il fallait pour que je les

entende qu'elle me les murmure, qu'elle approche sa bouche à m'en chatouiller l'oreille. Mais de cela donc aussi je fus privé pendant l'épidémie, puisque ma mère avait décidé que, le monde ayant versé cul par-dessus tête, elle pouvait bien s'offrir les consolations qu'elle voulait, fussent-elles hérétiques, n'en déplaise aux jésuites, et elle criait : «N'en déplaise aux jésuites!»

Ludmila ne savait pas grand-chose de notre ancêtre réformé, de ce Hus, sinon qu'il était la source de notre secret. «Hus», dont elle savait que prononcer le nom pouvait être mortel, ce nom qu'elle, dont j'étais la vie, me glissait dans l'oreille quand même, lèvres presque scellées, dans un susurrement qui ne m'évoquait pas celui du serpent, mais la passion de ma mère, la vigilance, la curiosité éveillée.

«Hus», «La vérité», «L'égalité de tous», «La parole de Dieu, dans notre langue», telle que dans cette bible antique dans laquelle elle m'apprenait à lire et qu'elle tenait cachée derrière une certaine pierre de la maison.

Il n'y a vraiment que depuis l'avènement de notre empereur Josef, au milieu des années soixante de ce siècle, que l'étau sur ces affaires de foi s'est desserré. Mais du temps de mon enfance, les jésuites tenaient toujours la place. Et une grande place. Pour construire leur collège et quartier général du Clementinum, il aura fallu raser un couvent, trois églises et plus de trente maisons. La délicatesse de leurs manières est toute là.

Rien qu'à Prague on dit qu'ils étaient des milliers, sans compter ceux des autres congrégations, prémontrés, cisterciens, bénédictins. Chaque Pragois avait comme qui dirait son double, son ombre en aube.

Aura-t-il fallu montrer patte blanche pendant ces cent soixante années où la Bohême fut au purgatoire...

« L'hérésie », « l'hérésie », à vous en écorcher les oreilles. Un soupçon de prosélytisme hérétique pouvait ruiner votre vie et celle de votre famille. On risquait la prison, les travaux forcés, parfois la mort.

Prise, ma mère n'aurait sans doute pas été exécutée, peut-être emmenée en prison, peut-être m'aurait-on enlevé à mes parents, ou mon père aurait-il perdu ses emplois ?

Je disais : « Maman, tu sais, à propos de l'homme dont le nom se soupire, je voulais te demander... » et je prétextais n'importe quelle question, à laquelle je savais qu'elle ne saurait pas répondre, mais entre-temps elle se serait vite penchée vers moi, aurait placé son visage tout près du mien à l'effleurer, ne serait-ce que pour me dire « Chut », eh bien ne serait-ce que pour ces moments-là, Hus, à toi !

C'était au temps de la peste. Des appels à l'aide venaient de déchirer le ciel. Ludmila affolée craignait d'avoir reconnu celui qui criait. Elle avait traversé la cour vers moi en claudiquant.

« Hus », avait-elle dit en arrivant sur moi, et mon père avait dit « Chut ».

« Hus », avait-elle répété plus fort en m'attrapant le bras, « ... a été confesseur de la reine et martyr, ni plus ni moins que ce Jean Népomucène, que les jésuites encensent et dont ils veulent faire un saint ».

Puis sans transition, et dans un grand accablement, elle était tombée à genoux.

Ma mère était perdue, ne savait plus à qui vouer ses prières, qui invoquer pour le salut de celui qu'elle ne pouvait secourir, qui allait mourir.

Décidément Ludmila n'aimait pas les jésuites. Bien sûr la Bohême était rentrée dans le rang, convaincue à force qu'ils lui promettent l'enfer à moins de s'abandonner à eux, à force de répression, de séduction aussi. Les fêtes religieuses et leurs jours chômés, nombreux, étaient bénis par des sujets accablés de taxes et de corvées. La Bohême avait été vaincue, convaincue, à force que le temps passe, à force d'or tendu

comme une seconde peau sur des églises plus belles que le plus beau des théâtres.

Du temps de mon enfance, mes parents et moi nous rendions scrupuleusement à la messe, et à confesse, comme tout le monde. Car il fallait y aller, avec ardeur ou non.

De ces rendez-vous, au temps de la peste, ma mère fut privée, pas seulement parce qu'elle était cloîtrée du fait de l'épidémie, ne l'aurait-elle pas été que les célébrations dans les églises étaient interdites par peur de la contagion, mais privée parce que, bien que marchant sur le fil hérétique, Ludmila aimait se rendre à la messe. Elle tenait à aller prier Dieu dans Sa maison. Le fait que les jésuites en assurent l'intendance n'était à ses yeux qu'une péripétie.

Mon père, lui, allait aux offices pour avoir la paix, de l'âme peut-être, mais surtout celle des hommes et de l'empire. Dieu ne l'obsédait pas, disons-le ainsi, *a fortiori* telle manière ou telle autre de L'honorer.

Il a fini pourtant par chérir cette bible hérétique aux feuillets défaits.

Les derniers mois de sa vie, il les a recousus. Il l'a fait pour elle, pour moi à qui elle voulait la transmettre. Il y a également trouvé son compte en ce qu'il me confia avoir éprouvé une grande sérénité à relier les feuillets de ce texte imprimé dans notre langue. Elle aussi menaçait de se défaire pour de bon. Pour moi, cette bible n'a besoin que de me venir de ma mère pour être sacrée.

Ainsi étais-je l'enfant d'un mécréant issu d'une lignée restée toujours fidèle à Rome, et d'une mère très croyante, issue d'une lignée de réformés qui avaient abjuré plutôt que subir l'exil. Mais qui résistait au fond. Tout en allant à l'église

romaine manger avec abandon le corps du Christ dans la main des jésuites ! Certes. Mais il n'y avait aucune contradiction pour ma mère. Je vous l'ai dit, elle était merveilleuse, convaincue que c'est elle qui était à sa place et pas eux.

De la même façon que j'ai le religieux bancal, du côté de la langue, suis-je plus stable ?

J'entends en cette fin de siècle que la jeune génération réclame que soit rendue à la langue tchèque, et au-delà à la nation, sa place légitime à côté de l'allemand. C'est bien !

Je me demande cependant quel biais tout cela prendra. Comment filera-t-on l'écheveau des fois mêlées, des langues mêlées, des sangs mêlés au sein de nos familles ?

Un grand-père de mon père était un colon allemand.

Quant à la lignée de ma mère, sa propre mère en était une d'Allemande, qui parla toute sa vie si mal le tchèque tout en insistant pour le faire que ma mère en riait encore en me l'imitant.

Mais je dois revenir, n'est-ce pas, à ce temps de la peste.

Il y a des temps auxquels l'on n'aime pas revenir.

Moi qui prétendais me divertir à écrire.

Mes parents ne me laissaient, ne se laissaient, pas le loisir de nous abandonner à des pensées désespérées. Mon père accomplit pendant le temps de la peste maints petits travaux qu'il avait toujours remis. Il dessinait des plans « pour après », échafaudait des projets, en parlait avec ma mère. Il sculptait dans la pierre de petits motifs végétaux nouveaux, des miniatures d'anges. Ils m'apprirent tous les deux à lire cette année-là, à écrire, en tchèque et un peu en allemand.

Ils me raconteraient plus tard, je n'étais pas en âge d'entendre ces choses sur le moment, comment la ville se vida alors de tous ceux qui avaient un asile à la campagne, notamment les nobles, les riches bourgeois, les étudiants originaires de province. Il resta tout de même suffisamment de monde à Prague pour que la mort ait de quoi largement se servir. Les échanges étant réduits à rien, la misère se répandit dans la ville. Belle traîne au chaos de l'épidémie.

J'écris chaos, mais bien sûr des choses furent tentées, il fut ordonné le jour même ou dans les jours qui suivirent celui où mon père nous cloîtra que personne d'Autriche ne devait plus pénétrer en Bohême à moins de posséder un certificat de santé ou de suivre une quarantaine. Les frontières étaient gardées. Personne ne pouvait emprunter des routes non contrôlées sous peine d'être mis à l'amende, de voir ses marchandises confisquées, ou même d'être pendu.

L'été passa dans l'effroi, comme l'automne. J'entendais tout. J'entendais les charrois emportant les cadavres hors de la ville, dans la nuit ou très tôt au matin. J'appris à distinguer s'ils étaient chargés un peu plus, un peu moins. On a les occupations qu'on peut.

C'est avec les premiers froids, à la mi-novembre, que la cadence de ces charrois, le poids de leur chargement, les cris, commencèrent à refouler.

En janvier, le quartier, à ce que nous pouvions saisir depuis notre isolement, sembla reprendre le train de quelque chose s'apparentant à une vie normale.

Début février, nous entendîmes proclamer que l'autorisation était donnée de prier de nouveau dans les églises.

Le nombre des calèches, des chariots de ceux qui revenaient en ville, ouvraient leurs maisons, augmentait chaque jour. Nous entendîmes enfin, ou plutôt mes parents entendirent proclamer que les médecins allaient inspecter les maisons pour déterminer s'il y avait encore des personnes infectées.

Le 1^{er} mars, mon père décloua les planches qui scellaient la maison.

Sauf quelques proches, de ceux qui étaient encore en vie, chacun crut que nous venions de rentrer de quelque refuge à la campagne. Mes parents ne cherchèrent pas à les détromper.

Dans le reste du pays, l'épidémie avait été plus clémentie que celle de 1680, mais pour nous autres Pragois elle avait été pire. Plus de dix mille personnes étaient mortes, soit environ une sur six.

La prière serait restée, au côté du vinaigre par lequel préférait jurer mon père, le grand remède de ce temps de peste, l'épidémie étant, disait-on, châtement de Dieu pour tous les péchés des hommes. Que de morts après tant de prières, qui pourtant, on peut le parier en ces temps tragiques, ne furent jamais plus franches et abandonnées à Dieu. Hélas.

Mes parents m'interdirent encore quelque temps de sortir, eux-mêmes limitant au strict nécessaire leurs déplacements.

La fenêtre de ma chambre, aveuglée du temps de l'épidémie, avait aussi retrouvé la vue et depuis ce poste de vigie je renouai avec ma petite place.

Pour voir plus grand, j'avais le droit de monter sous les combles. J'observais le quartier reprendre vie au fil des heures, des jours, comme le dégel desserre l'eau. Quelques marchands investissaient de nouveau notre place, la marchande de choux, le gros qui vendait pots et louches, mais je ne reconnus pas notre maraîcher. Les enfants se faisaient rares encore. Je sus assez tôt qu'Antonin et Pavel étaient sains et saufs mais n'avais pas encore le droit de les voir.

Prague, Prague aux yeux secs d'avoir tant pleuré, se relevait en soulevant des récits terribles.

Des images concrètes venaient habiller celles, fulgurantes, abstraites, que je m'étais faites, sur fond de tous ces cris auxquels mon monde barricadé avait été réduit. Du seuil de ma porte, j'entendais les détails sordides que les survivants racontaient, comme pour se purger des horreurs dont ils avaient été témoins. J'entendais que la maladie attaquait par une grande fièvre, soudaine, qu'elle était suivie d'une inflammation au cou et dans d'autres parties du corps.

C'était donc ainsi qu'était mort mon ami le petit Jan, emporté en un jour. Comme Ivana. Comme Božena, leur mère, qui ne leur survécut pas.

J'entendis qu'elle n'était pas morte de la peste, mais d'effroi.

Les survivants rapportaient cela, à propos de Božena comme d'autres, que des hommes et des femmes étaient tombés sans fièvre, ravis dans un cri devant les corps de toute leur famille emportée en quelques jours, quelques heures.

Ils étaient morts d'horreur, foudroyés par le désespoir. Je n'ai jamais souffert depuis ce temps d'entendre parler une chanteuse ou un bourgeois de « désespoir » pour quelque argent perdu, une dentelle déchirée.

Je me suis souvent demandé ce que mes parents auraient fait si, ayant découvert notre présence, Božena avait frappé à notre porte et demandé de l'aide. Lui auraient-ils ouvert ? Auraient-ils ouvert la porte à notre sacrifice ? S'il ne s'était agi que du leur, peut-être. Pas au mien. Non, je ne crois pas qu'ils l'auraient fait.

Il y aurait bien encore quelques décès suspects ici et là, au cours du printemps 1714. Mon père resterait très vigilant, au moins jusqu'à ce jour fatal de mai où notre vie chavira

de nouveau, parce que après cette date les évidences de la veille compteraient pour rien. Jusqu'à la mi-mai donc, il limiterait nos allées et venues strictement, nous obligeant à nous frictionner entièrement au vinaigre le matin et le soir.

Ce serait la dernière promenade que je ferais avec mon père avant l'accident.

Nous passâmes prendre le jeune sculpteur Ferdinand Brokoff qui vivait sur Skořepka, rue qui donne sur notre place. Mon père l'avait retrouvé la veille, sain et sauf, je les avais vus du seuil de notre porte où j'étais encore assigné se tomber dans les bras l'un de l'autre. Ils avaient pris rendez-vous pour la promenade du lendemain, dont j'étais, à ma plus grande joie.

Ils marchaient en devisant des différents chantiers qui se remettaient en branle, sur lesquels ils intervenaient ensemble bien qu'à des emplois et des moments différents. Je courais autour d'eux comme une toupie, habitude prise dans notre petite cour du temps que j'y étais enfermé, je suppose, et puis les deux hommes étaient trop lents à mon gré. J'avais tant de hâte à fouler le pont de pierre, retrouver la frise des statues qui en quelques années était venue décorer les piliers et dont j'avais été privé tous ces mois. C'était ma galerie des grands jouets. Ne fut-ce pas là ma première expérience de théâtre ? J'étais excité comme qui monte sur une scène, pénètre un décor, embarque pour un voyage.

Nous étions en vue du pont, j'arrêtai de tourner en rond et fonçai tout droit.

Avant ces airs «extravagants», ainsi le voit-on maintenant que la mode en est passée, que prit l'art quand j'étais enfant, il me semble que les statues des anciens maîtres ne valaient que pour elles-mêmes, peu importait là où elles étaient exposées. Du temps de la métamorphose de ma ville, la sculpture ne se concevait pas indépendamment du lieu où elle devait prendre, comme on dit d'une plante qu'elle a bien pris. Prenez cette galerie de statues qu'est devenu le pont de pierre. Chaque groupe ou sculpture prise en soi est remarquable, plus ou moins peut-être, mais l'impression qui nous ravit à tout coup est suggérée par leur face-à-face, le dialogue qu'elles semblent entretenir.

Prenez encore ces atlantes soutenant les chapiteaux au seuil des belles demeures, je me disais enfant que s'ils prenaient vie, se détachaient des murs et terrasses, tous ces palais s'effondreraient.

J'y étais. Je courais, et de lever le nez sur les statues et groupes de sculptures, personnages magnifiques, tutélaires, froids de dignité ou éplorés, tous gigantesques. Je courais. Mais où étaient mes gardiens? J'arrêtai net, me retournai. Mon père et Brokoff commentaient encore là-bas à l'entrée du pont une œuvre que notre ami avait réalisée avant la peste. Je rebroussai chemin et me fichai dans leurs jambes pour mieux considérer avec eux ce saint François-Xavier, droit comme un cierge, brandissant la Croix. Le jésuite voyageur est en mission, il prêche la bonne parole par le monde, quatre atlantes le portent, un Japonais, un Tatar, un Indien et un Maure. Je m'émerveillais auprès de notre jeune ami sculpteur de ce que ces quatre forces de la nature semblaient tirer chacune pour soi, à hue et à dia. Certains de ces personnages, j'en voulais pour preuve leur figure appliquée, semblaient

prendre plus que leur part de la charge en comparaison des autres. Qui avaient l'air de parfaits étourdis. Je m'étonnais que, malgré cette dissonance, saint François reste imperturbable et ne montre aucune peur de tomber. Brokoff rit à gorge déployée de ma lecture.

Mon père et lui se remirent en marche, moi à courir, à passer et repasser, intrigué, inquiet, devant ce Jean Népomucène, martyr, jeté dans la Vltava à l'endroit même où s'élevait désormais sa statue, ce Jean dont ma mère était un peu jalouse en vertu de ce qu'elle s'imaginait avoir procuration de Hus. Cette sculpture-là était le fait du père de Ferdinand, je n'y voyais que cela de rassurant. Elle avait été, je crois, la première à orner le pont. Népomucène n'était pas encore saint à l'époque où sa statue fut installée, mais les jésuites trépassaient déjà pour qu'il le soit.

Ayant assez joué à me faire peur, à m'agiter ainsi devant le martyr, je revins me serrer contre mon père et Ferdinand.

Ils étaient maintenant au chevet de Lutgarde. Une sculpture réalisée par Braun celle-là.

Le Christ a détaché de la croix son bras droit, pour attirer la jeune femme à lui.

Je demandai à Brokoff: « Qu'est-ce que Jésus va lui dire? » Il me répondit qu'il n'allait rien lui dire du tout, qu'il attirait la bouche de la jeune femme à la plaie qu'il avait au côté, ainsi qu'il était apparu à Lutgarde en songe. Elle avait raconté que dans ce songe, à cette blessure, elle avait bu le breuvage le plus suave qui se puisse imaginer.

Je ne me suis jamais remis du dégoût d'enfant que j'éprouvai à ces mots. Les idées qui traînent là-derrrière, derrière cette scène où une jeune femme boit à la plaie du Christ, rédempteur certes, mais les humeurs d'un corps mourant, car nous l'aura-t-on assez dit que Jésus était Dieu fait homme, me dérangent et m'inquiètent.

Mais je n'oublie pas que c'est l'instant d'avant qu'a figé Braun.

Si je tiens mon imagination bridée pour ne considérer que la scène représentée, il n'y a là rien d'inquiétant, bien au contraire. Dans le geste du Christ qui embrasse, il y a une douceur et une délicatesse infinies. Quelle confondante chose que le christianisme.

Et nous voilà à l'autre bout du pont, moi ayant marché comme dans un rêve.

Je butai contre Ferdinand et mon père qui m'avaient sans que je m'en rende compte cette fois devancé. Ferdinand lui présentait maintenant un autre groupe de ses sculptures qu'on venait d'installer. Celui-là était voué à l'ordre des Trinitaires, il met en exergue la mission qui est la leur, de porter secours aux chrétiens prisonniers des musulmans.

Sous un rocher dominé par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois se niche un cachot où des prisonniers chrétiens pleurent leur sort. À gauche du rocher, indifférent, un Turc bien gras les garde. Il rêve et s'ennuie.

Sans s'attarder à l'église Saint-Nicolas où mon père reprendrait bientôt ses travaux, nous nous rendîmes sur Ostruhová où l'architecte Santini avait bâti pour les Morzin un palais, dont Brokoff devait encore orner la façade. Il esquissa pour mon père les sculptures qu'il se proposait d'y placer. Je demandai avec insistance, c'est-à-dire que je m'accrochai de tout mon poids à son coude, qu'il me montrât à moi aussi ce qu'il dessinait. C'était une représentation du jour et de la nuit, figurés par un jeune homme et une jeune femme. Il y aurait en outre, encadrant le balcon, deux géants d'Afrique, nus, sauf à porter quelques parures de plumes.

Cette promenade est le lumineux souvenir d'un entre-deux bien court.

Peut-être puis-je encore mentionner, pour revenir à ces affaires de foi, qui d'une manière ou d'une autre nous occupaient tous, que l'épidémie passée, les églises ayant rouvert leurs portes, notre famille avait repris le chemin de Notre-Dame-de-Tyn.

Je vois encore ma mère se préparer avec soin, et belle, sa chaussure compensée bien ajustée, la tête haute, se rendre à l'office.

Elle s'inclinait quand l'encensoir fumant était levé, s'agenouillait, se relevait au son de la petite cloche. Elle se coulait dans ces gestes rituels avec une fluidité, une précision, bref, elle y prenait, comme j'expliquais, plaisir. Après avoir honnêtement prié Dieu, l'office terminé, elle trouvait toujours un détail à rajuster sur mon vêtement, me glissait une œillade complice avant de me prendre fermement la main, et nous rentrions à la maison. Je qualifierais cette manière de rentrer à la maison de... triomphante.

Comprendra qui pourra ; moi son fils, je le peux.

La joie de Prague en ce jour de mai! Délivrée. Ma joie, alors que mon père me laissait libre enfin de courir dans le quartier. C'était jour de procession et de fête, la Saint-Pancrace.

Le simple fait que ce Pancrace, décapité pour s'être fait chrétien, était jeune comme moi au moment de ce que je n'appellerai pas mon martyre, n'ayant aucune disposition pour l'exercice, mais tout de même sans me vanter ce qui m'arriva fut un sacré coup du sort, eh bien ce petit lien de rien incarné dans notre jeunesse commune, l'accident intervenant ce jour-là, m'aida, entre autres choses, à le transcender.

Quand quelques années plus tard, mon maître m'enseignait que, bien loin de toute idée de victime, ce nom de Pancrace signifie en grec «le tout et la force», je fus ravi.

Quand il me dit que ce nom auquel je m'étais lié faisait référence à la pratique d'une lutte antique, dont la règle était que tous les coups étaient permis, qu'on pouvait se battre avec les poings, mais aussi les dents, les ongles, bref que tout était bon pour vaincre et dans mon esprit ce «vaincre», c'était «vivre», «vivre bien» sinon à quoi bon, alors je fus ébloui.

Comment vous dire ma joie et celle de Prague, comment traduire ce grand soleil sur Železná, la ferveur des prières,

la beauté de la procession et toutes ces fleurs. J'étais rendu à mon destin, au grand air, à l'aventure, entouré de cent visages riants dont je m'enivrais, courant ici, là, pour un oui, pour un non et sans raison, tout le long de la rue en compagnie de mes camarades rescapés de l'épidémie.

Comme il est étrange et heureux que soit mieux en moi gravée la réalité de la joie de ce jour-là que ce qui suivit. Quelle heureuse constitution que la mienne!

Il n'y avait plus foule sur Železná. Quelques grappes de gens, alanguis par cette journée innocente s'attardaient encore. Mais nous les enfants, dont mes comparses Antonin et Pavel, aussi frais qu'au matin, restions rivés sur le mode du mouvement perpétuel, et nous courions, rions, et encore.

Je ne me souviens pas dans l'euphorie du moment avoir entendu s'approcher le lourd carrosse du comte von Sporck. Il était pressé, avait des affaires importantes à régler au Château de l'autre côté de la rivière, des affaires qui avaient attendu que la peste passe mais qui, à l'évidence, ne souffraient plus le moindre retard.

Débouchant de Rytířská, le cocher amorça Železná. La rue paraissant dégagée, le comte avait, on me le rapporterait, passé la tête à la portière et ordonné, excédé, au cocher d'augmenter l'allure, arguant qu'il n'avait été que trop retardé déjà dans sa course par toute cette gêne dans la ville. Alors que sa voiture allait déboucher, déjà bien lancée, sur la place de la Vieille Ville, notre bande de jeunes coureurs étourdis et échauffés fit un ultime tête-à-queue, et comme un vent changeant, s'engouffra pour remonter une énième fois Železná. L'équipage fut sur nous en quelques instants, et ce fut le chaos.

J'entends encore les cris du cocher, les hennissements

des chevaux cabrés. Je ne me rappelle pas que nous ayons eu le temps de pousser un cri, la grappe de corps que nous formions se défit en une indescriptible bousculade, chacun de nous essayant pour son compte d'éviter les animaux, le carrosse, déséquilibrant ce faisant son voisin le plus proche.

Je fus le moins malin, ou le plus grisé d'une joie qui me privait de l'instinct de survie nécessaire à me tirer d'affaire ? Et si je dis que j'ai pensé à Janeček à cet instant-là, me croira-t-on ? Dois-je me croire. Et qu'est-ce que cette pensée serait venue faire là, à cet instant ? En tout cas, je fus comme happé sous le ventre d'un des deux chevaux qui se présentait à ma gauche. J'évitai par miracle ses sabots, mais pas les deux roues avant et arrière du carrosse. Par Dieu comme je sentis, entendis mes genoux craquer ! Mon corps rendit ce qu'il avait dans l'estomac et je perdis connaissance.